

PASCAL VREBOS

Dionysos philosophe

Une personnalité dévoile ses œuvres d'art préférées. Celles qui, à ses yeux, n'ont pas de prix. Pourtant, elles en ont un. Elles révèlent aussi des pans inédits de son parcours, de son caractère et de son intimité. Cette semaine : Pascal Vrebos.

Par Marina Laurent - Photo : Debby Termonia

C'est l'histoire d'un petit garçon qui n'était ni Apollon ni Crésus mais pour qui tout était une évidence et rien n'était impossible. Son parcours ? « Ah non, je ne vais pas radoter tout de même ! » lâche Pascal Vrebos, le timbre humble. De bonne grâce, et un peu gêné, l'homme de média, incontestable figure marquante du paysage audiovisuel francophone belge, qui est aussi dramaturge, écrivain et professeur (ULB), finit pourtant par l'égrener tout au long de cet entretien.

Mais pour l'heure, petit tour d'horizon : au dernier étage d'un immeuble bruxellois, après avoir emprunté un escalier en colimaçon, vous pénétrez dans une grande pièce déclinant un microsalon aux allures de kot d'étudiant, un bureau composé de meubles de jardin et une cuisine qui déborde de bocaux d'olives. « Je les prépare moi-même, je les ramène de Patmos », confie fièrement Pascal Vrebos. Pour les rares qui ne le sauraient pas encore, c'est l'île grecque où, depuis une trentaine d'années, il prend ses quartiers d'été.

Mais durant l'année, c'est ici que le journaliste de RTL-TVI et Bel RTL reçoit, travaille, consulte. On sent que les murs légèrement défraîchis ont dû voir passer bien du beau monde. Autour de nous, des photos et des souvenirs – aussi improbables les uns que les autres – rappellent sans ostentation le parcours atypique et flamboyant d'un gamin bruxellois qui, à 8 ans déjà, connaissait tout le répertoire de Molière : « Ma mère travaillait au Palais des beaux-arts de Bruxelles et, enfant, j'ai pu assister gratis à toutes les représentations imaginables... Du théâtre au concours Reine Elisabeth en passant par les ballets russes, j'ai tout vu. C'était formidable. » Celui qui jouait ses premières saynètes dans la rue à 6 ans, sautait une classe à 12 et écrivait sa première pièce à 17 (*Le mot magique*) reconnaît que sa passion est sans doute née là, dans la salle Henry Leboeuf. Derrière lui, trois lithographies de Dali et une affiche dédicacée d'Henry Miller vous font face. Les Dali sont accrochés de travers, il l'admet : « C'est mon hommage surréaliste à l'artiste », sourit-il. Avant d'enchaîner d'un ton on ne peut plus naturel : « Quand Dali m'a offert ces trois lithographies, il m'a dit : "Sont-

elles vraies, sont-elles fausses ?" » Chez Pascal Vrebos, pas toujours aisé de distinguer le grand pudique du faux modeste.

Henry et l'absence de tabou

Ses œuvres d'art préférées ? Au sommet de son podium, *Amour toujours*, une lithographie de l'écrivain américain Henry Miller. « Evidemment, si je l'ai choisie, c'est pour ma rencontre avec lui. J'ai 20 ans quand je découvre son œuvre littéraire, elle m'a tellement fasciné que j'en suis resté abasourdi. C'est la vie, c'est l'humour, c'est l'absence de tabou. Un véritable jet dionysiaque ! » Il faut admettre que l'homme de scène a assurément le sens de la formule. « Je suis alors tellement fasciné que je lui écris sans imaginer une seconde qu'il puisse me répondre. Il s'ensuit un échange de correspondance jusqu'au jour où, coup de théâtre, il m'invite chez lui à Big Sur, en Californie. Le rêve ! Sauf que, petit enseignant, je n'avais pas le moindre franc pour payer ce voyage. Je n'y connaissais rien en Bourse mais quelqu'un me souffle que les actions de la mine d'or Stilfontein vont bientôt monter. Je n'avais pas le choix : j'emprunte de l'argent et je tente le coup. Trois mois plus tard, ça marche et je pars ! Pendant une semaine, Miller m'a reçu en peignoir, c'était fou. Même si à partir de 17 heures, je voyais bien qu'il était déjà un peu ailleurs : c'était l'heure où sa petite amie – Brenda Venus – allait arriver. » Regard complice.

« Oui, reprend Pascal Vrebos, c'est une belle rencontre. Avec Miller, ce qui est hallucinant, c'est qu'il m'a fait ●●●

HENRY MILLER (1891-1980)

Pourfendeur du puritanisme anglo-saxon, Henry Miller est considéré par beaucoup comme le parangon de la révolution sexuelle américaine. Il s'en est pourtant toujours défendu, reconnaissant surtout s'en prendre à cette société bien-pensante qui emprisonne l'homme. Auteur d'une œuvre littéraire devenue culte, dont *Crucifixion en rose* (*Sexus, Plexus, Nexus*) et *Tropiques du Cancer*, il se plaisait également dans la pratique artistique.

Pour ses aquarelles et dessins, comptez entre 500 et 1 500 euros. Les lithos, elles, sont à moins de 500 euros. ●



AMOUR TOUJOURS, Henry Miller, 1973 (70 cm x 56 cm).

«... autant parler de moi qu'il a parlé lui. Pourquoi ma vie l'intéressait ? », s'interroge notre interlocuteur, index sur la lèvre découvrant une médaille grecque en guise de chevalière. « Je pense que, comme moi, il s'intéressait à l'humain ; il m'a fait parler de ma première désillusion amoureuse. J'ai tout raconté dans le livre *Ultimes entretiens avec Henry Miller* et je peux vous dire que ma "première désillusion amoureuse" n'était pas très contente. » Il rit, ses yeux disparaissent.

Mortelle solitude

A force de s'intéresser à l'humain, Pascal Vrebos semble dépositaire de beaucoup de secrets. Passé maître dans l'art de vous allumer avec des histoires dingues et extraordinaires, il s'arrête tout aussi net à la première question et vous laisse toujours un peu frustré avec son « ça, je ne peux pas le raconter ». Son secret à lui pour confesser grands et petits de ce monde ? Sans aucun doute, ses questions directes et inattendues, désarmantes de simplicité qui lui valent contacts privilégiés et pas mal d'interviews exclusives. Grand coutumier de la formule « C'est fort ce que vous dites », avec son style « grand naïf », il se défend pourtant farouchement de feindre l'étonnement. Et se plaît à rappeler qu'il se considère surtout comme un philosophe qui s'interroge constamment sur la vie et les gens et vous l'assure : « Les personnes

FONTAINE,
Marcel Duchamp, 1917
(63 cm x 48 cm x 35 cm).



MARCEL DUCHAMP (1887-1968)

Maître de l'anti-art, farouchement indépendant de tout courant artistique, ce « prédatadiste » révolutionne la pratique artistique en 1913 en introduisant ses *ready-mades*. Pour faire simple : une œuvre est considérée œuvre d'art par la seule volonté de l'artiste et non plus par ses caractéristiques esthétiques. Issu d'une famille d'artistes, cet excellent joueur d'échecs qui fait un peu de tout (théoricien, sculpteur, peintre...) est célèbre pour son urinoir (qu'il définit comme une fontaine) et pour sa conception de l'art comme « l'antiplaisir des yeux ».

Les sculptures ? Pour ses *Bouche-évier* de 6 cm, vous restez en dessous de 5 000 euros mais pour sa célèbre *Boîte en valise*, comptez quand même 2 200 000 euros. Les estampes : de 1 000 euros à plus de 600 000. En quinze ans, Duchamp a pris 359 % de valeur supplémentaire. ●

que je rencontre sentent que je suis très intéressé par ce qu'elles me révèlent, elles sentent que je suis une tombe... »

Il revient sur Miller en précisant que le centre de son œuvre, c'est avant tout l'amour dans toutes ses déclinaisons : amour fou, amour glabre, amour fureur, amour enfer. Et chez Vrebos ? Pourtant reconnu pour décontenancer ses invités (dans les coulisses) – tant ses questions peuvent être perçues indiscretes –, il traîne un peu à répondre. « Je crois que, seul dans la vie, on est mort. Si on ne peut pas compter sur les autres, pour des petites choses ou des choses essentielles, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Mais attention, l'amour tous azimuts, ça c'est une utopie. C'est absurde. »

Le professeur de sémiologie – sa deuxième casquette qui lui valait l'amitié d'Umberto Eco – pointe son nez. « Mais je pense que l'amour au sens large et au sens restreint, c'est fondamental, et que nos sociétés ne sont pas prêtes à cela. Leurs morales sont tellement étriquées que ça en devient une ignorance du rapport avec l'autre. Je crois aux relations longues, j'aime la durée et je constate que je connais beaucoup de gens et depuis très longtemps. » Pascal Vrebos est un fidèle : 10 ans à la RTBF, 24 à RTL, 40 ans d'enseignement, 45 de théâtre (29 pièces) et quelques romans.

Retour sur *Amour toujours* : « Evidemment, cette œuvre d'art, c'est aussi l'alliance entre la linguistique et la couleur. Car pour Henry Miller, peindre était presque aussi important qu'écrire. Mais tout se tient : pour moi aussi, chaque pan de ma vie alimente les autres. J'avais envie de faire de la radio et tout naturellement (!) je propose à l'INR, l'ancêtre de la RTBF, une émission de type *Parole aux jeunes* et un hit-parade des écrivains. Le projet est accepté... J'avais 15 ans. Ça m'a permis de rencontrer toutes les grandes stars de l'époque même si elles ne m'intéressaient pas beaucoup : Johnny, Polnareff, Claude François... A 21 ans, quand je termine l'université et la philologie romane, quelques-unes de mes pièces étaient déjà jouées. Le Théâtre national m'en commande une, je suis repéré par les Américains qui me proposent de me jouer dans les universités et d'y donner des conférences. De retour au pays, six mois plus tard, je deviens enseignant, une autre de mes passions, car même si mes pièces marchaient, je me rendais bien compte que je ne pourrais jamais vivre de mes droits d'auteur. Puis, la RTBF s'est souvenue de moi et me propose alors des émissions, j'en lance d'autres comme des interviews que je réalise en direct du domicile d'hommes politiques que je réveillais avec des croissants à 7 heures. La télé encore... Où, sous l'œil des caméras (*Ce soir* avec Christian Drutte), je mendiais, je volais et j'achetais de la drogue dans la rue », narre-t-il, sourire en coin en mesurant son effet. « En fait, je voulais montrer que c'était possible, et assez facile finalement. »

La femme, origine de l'homme

Nous glissons gentiment sur sa seconde œuvre : *L'origine du monde*, de Gustave Courbet. Si, pour en parler, le professeur au nœud de cravate toujours de travers, sort ses notes, le sémioticien et le journaliste ne sont pourtant pas loin. Comme à une première lecture de théâtre, le dramaturge reprend pourtant : « La censure, ça c'est quelque chose, c'est épidermique ! Que des réseaux sociaux, comme Facebook, l'aient

L'ORIGINE DU MONDE,
Gustave Courbet,
1866 (46 cm x 55 cm).



GUSTAVE COURBET (1819-1877)

Il est le maître du réalisme. Ancré dans son époque (Révolution de 1848, Commune en 1871), Gustave Courbet s'attache à traduire la réalité sociale et la nature dans sa nudité la plus totale. Décrit par ses contemporains, l'homme, sincère et pacifiste, est condamné (à tort) pour avoir participé à la démolition de la colonne Vendôme, à Paris. Emprisonné, ruiné, il termine tristement son existence, exilé en Suisse.

L'origine du monde, commande passée par un diplomate turco-égyptien, reste un des tableaux – si pas le tableau – le plus sulfureux de tous les temps. Interdit de représentation sur les réseaux sociaux, on ne compte plus les performances d'artistes (prenant la même pose) devant le tableau au musée d'Orsay. Lacan, le psychanalyste le posséda un temps.

Comme toujours, « les femmes » et « les nus » se vendent bien. Et si la belle est nue, on atteint 13 millions d'euros facilement. Les « nature », c'est plus compliqué : quelques-unes quand même à moins de 100 000 euros alors que d'autres pulvérisent les enchères, comme *Les falaises d'Etretat*, à plus de 2 700 000.

En quinze ans, 100 euros investis dans l'artiste en valent désormais près de 150. Et la cote de Courbet ne cesse de grimper. ●

censuré, c'est monstrueux. Non seulement c'est une œuvre d'art mais c'est un tableau philosophique, métaphysique... *L'origine du monde*, on vient tous de là. Woaw ! Comment est-ce possible ? C'est miraculeux ! Ce tableau me fait rêver et il n'a absolument rien de choquant. Non, c'est l'intime, le fantastique. C'est aussi la question que Lacan pose : « Qu'est-ce qu'une femme ? » Il nous interroge sur la problématique du désir. Pour moi, c'est du quantique amphotaminé ! »

Et les femmes ? Plus pudique avec lui-même qu'avec les autres, Pascal Vrebos botte un peu en touche et vous ramène vers Jacques Lacan auprès duquel il suivit, jeune, quelques séminaires. « C'est une question psychanalytique ; c'est l'origine. Tout homme vient du féminin, d'où – et cela n'exuse rien – les difficultés de l'homme à l'égard de la femme. Il faut bien dire que, dans la courte histoire de l'humanité, l'homme a toujours cherché à se venger d'elle, encore aujourd'hui, si on regarde le monde... La femme reste malmenée à tous les niveaux. Courbet n'a absolument rien fait

de pornographique : en quoi un sexe de femme est-il à ce point choquant ? Comme si nous n'en avions jamais vu ! Non, je crois que ce sont les rapports compliqués que les hommes et les femmes s'inventent avec leur sexualité. Dans certains pays, on coupe le clitoris, dans d'autres le sexe anal est tabou, dans d'autres on ne peut pas se masturber... Ça me fatigue tout ça. Qu'on fiche la paix aux gens ! »

La fontaine, l'optimisme et la colère

Troisième œuvre : *La fontaine*, de Marcel Duchamp. Pascal Vrebos craque, allume un cigare, en propose un. « Ce que j'aime ici, c'est qu'un objet du quotidien peut – dans un contexte très précis – devenir un objet d'art : le référent devient alors le signifiant. Mais évidemment tout le monde dit (*il prend une voix de fausset*) : « "Moi aussi j'aurais pu faire ça !" C'est faux ! Pourquoi ne le faites-vous pas alors ? », assène-t-il.

Lui, il a osé. En ramassant des détritres sur son île fétiche, il entame une réflexion sur le déchet. De ces détritres qu'il collecte, il réalise des petites sculptures qu'il présente en 2010 dans une célèbre galerie bruxelloise. Même si certains se moquent, lui ne doute pas : « Si on est aimé de tout le monde, on n'est pas soi », martèle-t-il. Se ficher de l'opinion d'autrui – l'une de ses forces à n'en point douter, comme celle d'oser – ne l'empêche pas d'être lucide. « Comme tout créateur, je me considère comme mégalomane. Personne n'ose le dire mais on écrit avant tout pour survivre à sa propre mort. Penser que ses pièces de théâtre puissent être nécessaires, c'est fondamentalement immodeste. Donc, il faut garder de l'humour sinon on en devient ridicule. »

Et de l'humour, le personnage en a à revendre... et aime aussi faire des blagues à son entourage. « J'ai eu une enfance lumineuse, des parents formidables, encourageants et confiants. On riait beaucoup, avec ma grand-mère notamment. Il y avait une grande liberté de parole. Ma famille était très modeste mais originale, pas étriquée. On avait un jardin avec des petits chats, et le soir on cueillait des coquelicots dans la forêt. L'autre face de la médaille, évidemment, c'est la nostalgie du paradis perdu... que je peux ressentir parfois. »

Pensif, subitement. « C'est vrai que ça m'a donné confiance et lorsque je veux quelque chose, je ne trouve jamais le mur trop haut. Evidemment, ça ne marche pas à chaque fois. » Son interview avortée de Saddam Hussein quelques semaines avant que la guerre du Golfe n'éclate reste l'une de ses grandes déceptions. « Je suis un optimiste dans le moment, dans l'instant... Pour le futur, c'est autre chose : l'espèce humaine est mal barrée. Et c'est d'ailleurs le thème de ma prochaine pièce, *L'accusateur*. Ce personnage, dont on ne sait rien, nous accuse de toutes les dérives du monde et nous met face à nos responsabilités. C'est peut-être un fou, un extraterrestre, un comédien, un condamné à mort, qui sait ? Cette pièce est tellement forte que, lors de sa lecture à Avignon l'été dernier, trois personnes choquées ont quitté la salle en pleine représentation. » Et de son regard énigmatique, Pascal Vrebos conclut : « Mais je ne vous dirai pas qui. » ● M. L.

Dans notre édition du 22 avril : Mgr Jozef De Kesel.